LECTURE!



ROMAN « Le Bel Exil »

PAR ADELAÏDE BLASQUEZ

■ L'auteur s'inspire des vies de sa mère bavaroise et de son père castillan. Retraçant la « bouffe-vie de l'exil », elle témoigne d'une errance sans fin jusqu'au retour du père dans sa terre natale. Pour y mourir. Un récit en quatre parties, chacune dédiée à un personnage clé, notamment le père, officier de carrière combattant dans les rangs républicains, et la mère, Emma Fischer, née à Munich en 1908, orpheline, expatriée et « déshonorée ». C'est enfin la confession qu'Adélaïde Blasquez adresse à sa propre fille, partie ailleurs. Ay, Adelaïde! Grasset, 346 p., 134 F.

PREMIER ROMAN « Ogr »

PAR ONUMA NEMON

■ Onuma Nemon est-il l'auteur, comme son éditeur l'affirme, de plus de vingt mille pages? De taille moyenne, mais avec beaucoup de signes particuliers, ce roman a, au regard du reste, l'éloquence avare d'un ticket de métro. C'est que « Ogr » est surtout remarquable par la contradiction qui l'habite, et qui fait du récit le théâtre d'une ascèse joyeuse, tendue vers le plaisir de dire et gouvernée par la volonté de jouissance. New York, la science-fiction, le karaté, « Thérèze (sic) qui rit quand on lui chantillyse ses fraises » : c'est de quoi se nourrit ce texte-échantillon, qui laisse entrevoir la belle étrangeté d'une œuvre en devenir. Tristram, 256 p., 100 F.



ETRANGER « Ces terres démentes »

PAR ALAN WARNER

« Elle est dingue cette île. Tout ça on croirait un rêve », dit un personnage de cet étrange roman conçu comme un trip hallucinatoire. Ces terres démentes, donc, abritent de drôles de locataires : Morvern Callar, une jeune voyageuse à la recherche d'un dénommé John glais par Catherine Richard, 254 p.,

Fraternité, un expert en crashes aériens friand d'épaves marines ou le D. J. Cormoran, organisateur de la rave-partie du millénaire. Extravagance, onirisme et poésie fondent la substance de ce troisième livre d'un jeune écrivain écossais, qui à juste titre fait déjà beaucoup parler de lui. Jacqueline Cambon, traduit de l'an-

« L'Art de la miniatu flamande »

PAR MAURITS SMEYERS

■ Du VIIIe au XVIe siècle, c'est foisonnement de cet art, ses ments, que retracent ici près cents miniatures. Bibles, d'heures, histoires courtoises. des textes essentiels, ou mêi simple lettre d'amour, les mai enluminés étaient commandit bien par des riches bourgeois le duc de Bourgogne, Philippe Une analyse précise nous fait ver le moment de leur création trant comment les livres de pr multiplient après la Grande F comment le réalisme pré-e vient refléter l'émancipation i tuelle de la bourgeoisie.

La Renaissance du Livre, 561 895 F.

AUTOBIOGRAPHIE « Les Carnets d'un je homme. 1976-81 »

PAR PHILIPPE CAUBÈRE

L'enfant du Soleil nous tout, avec une sincérité d'une irrésistible. Ecoutez la voiz ieune homme taraudé par la senteur des pinèdes, l'inter sexe - ô combien transgr l'amour des mères, la tou mière, et l'autre, Ariane (M kine). Le théâtre est l'hori cette jeunesse, havre de tou encore, mais seul capable de cilier le fanfaron avide de gloi le môme qui voulait parler de « que ça soit quand même une hi Pari tenu.

Denoël, 652 p., 169 F.

LE COUP DE CŒUR DE JÉRÔME GARCIN Nimier à la une

étaient les années 50. La France buvait du Primior et roulait en Dyna Panhard. René Julliard faisait passer Minou Drouet pour une poétesse prodige. Marlène Dietrich donnait des récitals à l'Olympia, et Mauriac, son bloc-notes à « l'Express ». Un garçon de 30 ans que le conformisme indisposait, que la vitesse exaltait et d'où le talent débordait se fit alors une mauvaise réputation. A « Opéra », au « Nouveau Candide », à « l'Equipe » ou à la « NRF », Roger Nimier pratiqua, qu'il fût littéraire, dramatique, sportif ou politique, un journalisme d'irrévérence dont le meilleur exemple est la chronique qu'il rédigea après avoir vu « Lazare », d'André Obey. Titre : « Surprise à Marigny : Jean-Louis Barrault encore plus mauvais que d'habitude. » Les syndicats des acteurs et des metteurs en scène lui décernèrent un blâme. Roger Nimier s'en moqua. Il militait pour l'entrée à l'Académie-Française de Louison Bobet, trois fois vainqueur du Tour de France. Il comparait les 24-Heures du Mans à une opération chirurgicale. Il rendait compte d'un match de rugby France-Irlande en convoquant Blaise Pascal et James Joyce. Il improvisait, avec de la dinde, du foie gras, des pruneaux et un Roederer 34, une recette régalienne pour lendemain de réveillon. Il visitait, en Afrique, la Légion étrangère, dont il prétendait que le secret « est de transformer les déclassés en seigneurs ». Il était à droite quand il s'en prenait à Beauvoir, à Sartre et aux « Temps modernes ». Il était à gauche quand il raillait Giraudoux, brocardait Anouilh, ou quand à Suresnes, au milieu d'un « public racinien-socialiste », il applaudissait « le Cid », Gérard Philipe et Jean Vilar, dont il aimait qu'il révolutionnât le théâtre « par des voies traditionnelles ». On voit par là que le hussard échappait à l'embrigadement. C'était un chevau-léger de la littérature. Dans ces pages-ci, il galope toujours.

« Variétés », par Roger Nimier, Arléa, 280 p., 135 F.